

Mercredi 16 février 2011 3 16 /02 /Fév /2011 22:34

[« Dreamers », de Daniel Keene \(critique de Bénédicte Soula\), Théâtre national de Toulouse](#)

Le rêve imparfait de Sébastien Bournac

Sébastien Bournac a commandé à Daniel Keene une pièce intitulée « Dreamers », adaptée du film de Fassbinder « Tous les autres s'appellent Ali ». L'histoire : un jeune immigré sans travail rencontre une femme, beaucoup plus âgée. Leur union fait scandale.



« Dreamers » | © François Passerini

« À l'origine de ce projet en étroite collaboration avec le dramaturge australien Daniel Keene, raconte Sébastien Bournac, il y a mon désir de mettre en scène de raconter aujourd'hui une histoire simple mais radicale, peut-être vieille comme le monde : une femme, dans la rencontre avec l'Étranger et dans l'amour de l'Autre, se découvre et renaît à elle-même ». Le désir d'un artiste est en général le meilleur point de départ à la création d'une œuvre, quelquefois d'un chef-d'œuvre. Mais, cette fois, le projet a accouché d'un mauvais scénario, et d'un texte qui ne devrait pas hisser son auteur sur le pavois.

Un homme, une femme et un amour impossible. Ce n'est pas tant que l'histoire soit vieille comme le monde que l'on déplore. C'est qu'elle ait donné déjà prétexte aux plus belles pages de l'histoire du théâtre. Sébastien Bournac en convient : il y a quelque chose d'éliabéthain dans l'intention de *Dreamers*. Et, par sa dimension chorale, l'œuvre a des airs de « pièce grecque ». Mais quel intérêt de proposer au monde un nouveau sous-Shakespeare ou un imparfait Euripide ? Si ce n'est au moins pour nous offrir un texte fort, moderne et poétique ? La langue de Keene, portée jusqu'à nous par la traduction de Séverine Magois, dit sans grand génie ce que tant d'autres ont écrit admirablement. Combien de poètes arabes ont chanté avec plus de force la douleur du

déracinement et la difficulté de la vie en exil ! Combien d'auteurs au féminin ont mieux témoigné de la blessure intime à vieillir...

Un texte à la fois manichéen et confus

Quant au choix du substrat sentimental à la Roméo et Juliette, était-il nécessaire pour évoquer l'altérité, la découverte de soi par l'autre... Et pour pourfendre le racisme ordinaire, la question du travail – abordée au début pour finalement être abandonnée au profit de la relation amoureuse – n'était-elle pas une meilleure piste ? Quand est-ce que les artistes oseront s'attaquer enfin aux vrais sujets contemporains ? C'est d'Hugo qu'il faut s'inspirer ! Les voisins n'avaient pas besoin que le jeune Majid couche avec Anne pour lâcher les chiens de la xénophobie. Et puis une approche plus subtile, moins manichéenne, aurait répondu davantage à la complexité des relations telles qu'elles existent aujourd'hui dans notre société occidentale.

Même l'union charnelle des deux êtres, le rapprochement de leurs peaux, n'offre plus un symbole aussi fort qu'au siècle dernier... Depuis, Pierre Perret a écrit *Lili*, Romuald épousé Juliette au cinéma et Jamel Debbouze Mélissa Theuriou dans la vraie vie... L'auteur (le commanditaire ?) ne s'y est d'ailleurs pas trompé puisqu'il a senti le besoin de rajouter un autre obstacle à leur union : la différence de l'âge. Bref, Bournac désirait une histoire simple : c'est au contraire un texte au message confus qu'il reçoit, hésitant entre les symboles à brandir.

Sauvé par la mise en scène

Heureusement, Sébastien Bournac sauve la pièce. En mettant en scène comme un cinéaste, il confère à l'ensemble une esthétique qui ne peut laisser indifférent. Fassbinder et Douglas Sirk, nous dit-on... Mais aussi Inarritu, pourquoi pas ? Dans la multiplication des points de vue ou l'immersion dans un espace urbain, magnifiquement rendu par le décor, et qui confère à la pièce une dimension sociologique essentielle. Pour donner à voir sur un même plateau, à la fois les plans d'ensemble sur la cité (représentant l'espace public associé ici à l'espace de la réalité) et l'intérieur de l'appartement d'Anne, refuge de l'intime et des rêves, on utilise un décor mobile que l'on retourne comme un vêtement réversible... Astucieux. D'autant qu'il permet toute une scénographie, voire une chorégraphie, qui traduit admirablement le complexe des rituels sociaux. La structure étagée, on l'avait vu avec [Mille francs de récompense](#) de Laurent Pelly, rend possible, et toujours de manière efficace, la multiplication des aires de jeu...

La bande-son enfin (pour rester dans le vocabulaire cinématographique), l'œuvre d'un chanteur posté sur le devant de la scène face à son micro-pied, soutient le texte de Keene dans sa fonction narrative et poétique. Bref, le talent du metteur en scène et des comédiens de la compagnie Tabula rasa évite le naufrage. Finalement, la mayonnaise se laisse manger, même si les œufs utilisés ne sont pas des plus frais. ¶

Bénédicte Soula

Les Trois Coups

www.lestroiscoups.com



Dreamers Théâtre National de Toulouse

Un long rêve intranquille

Publié le 11 Février 2011

La question s'imposait, mercredi, au lendemain de la première de ces *Dreamers* que crée Sébastien Bournac cette semaine au TNT, sur une commande au dramaturge australien Daniel Keene : "Alors, cette première ?" En réponse, la satisfaction d'un metteur en scène heureux de premiers pas qui furent ceux d'une "bonne première" suivie de retours flatteurs – l'aboutissement d'un projet lancé il y a déjà trois ans, dont la réalisation fut celle d'un long rêve autant qu'une source d'inévitables difficultés.

Une oeuvre "mal foutue" ?

L'aventure commence, en germe, bien avant cette date : en 1999, lorsque Sébastien Bournac assiste Jacques Nichet, au TNT déjà, sur la création de *Silence complice* et découvre l'auteur. Quelque temps plus tard, un travail autour de Fassbinder et de son film *Tous les autres s'appellent Ali* l'amène à penser que l'Australien pourrait écrire une pièce dont l'oeuvre de l'Allemand serait la source. Les choses se précipitent : "Tout s'est passé en même temps", se souvient-il, "la commande de *Dreamers* et la création d'*Un verre de crépuscule*", trois pièces courtes de Daniel Keene montées en 2008, "en attendant." La traductrice Séverine Magois fait le lien avec l'auteur, qui a la réputation d'accepter volontiers la commande dès lors que le projet l'intéresse. "Ça a été assez facile", poursuit Sébastien Bournac, "je lui ai expliqué ce que j'aimais bien chez Fassbinder et je lui ai dit 'vas-y'. Liberté totale. La seule contrainte était de garder la trame, cette histoire d'amour entre une vieille dame et un jeune étranger, et que ça parle de tout ce que notre temps peut avoir de glauque et de nauséabond."

"Comme tous les grands textes, c'est une oeuvre mal foutue", avoue le metteur en scène. "Il y a trois saisons, des tas de lieux et il ne raconte pas l'action, seulement l'intériorité des personnages dans ce qu'ils vivent. Le réel n'est pas montré." Une pièce faussement naturaliste, donc, un théâtre de parole et d'émotion écrit par un auteur "populaire",

sachant raconter une histoire. En fond, l'idée de voir comment se construit un discours raciste sans qu'il soit question d'idéologie, en voir le côté simplement humain qui nous questionne, ce "discours douloureux et émouvant dans le choc de l'autre". "Au début, les acteurs se posaient en juges", explique encore Sébastien Bournac. "Je leur ai demandé d'arrêter, de faire ressortir le désarroi des personnages sans condamner personne."

Des acteurs nécessaires

Les acteurs, justement. Certains sont des familiers, tels Jean-François Lapalus (*Un verre de crépuscule, No Man's Land/Nomade's Land*) ou Régis Lux, les autres sont associés à des horizons variés : le Théâtre² l'Acte, entre autres, pour Séverine Astel, celui de Pavé et Les Vagabonds pour Corinne Mariotto, le Groupe Merci pour Sacha Saille (*Génie du proxénétisme*, dernièrement).

Et Evelyne Istria, que révélèrent Antoine Vitez et Pierre Debauche dans les rôles d'Electre et de Judith. "Ça a été compliqué, car je ne voulais rien distribuer avant d'avoir le rôle de la vieille dame. Evelyne Istria est à mes yeux l'une des trois plus grandes actrices françaises. Il a fallu prendre le temps de nous connaître, mais les deux mois de répétitions avec elle valent bien dix ans de travail. Elle a donné au rôle une intensité qu'on n'aurait pas imaginée au départ."

Les fidèles, les familiers ? "Ils sont là parce que j'ai senti la nécessité de leur présence. Mais il n'y a pas de volonté de créer une troupe, pas de famille au sens propre. Par exemple Corinne (Mariotto, *ndlr*) et Séverine (Astel) se connaissent depuis des années, mais elles n'avaient joué ensemble. Cela fait partie de la démarche, faire table rase, tabula rasa, repartir de zéro. Par contre, j'ai des collaborateurs très fidèles à la technique." Trois semaines de résidence à Cordes souvent le groupe, "grâce au respect", souligne Sébastien Bournac, "malgré leurs différences. Mais les différences, ça crée du théâtre. Leur engagement est exemplaire."

Questions d'espaces

Le décor dresse sa structure déserte sur la scène du Petit théâtre du TNT, un décor imposant comparé à la nudité d'*Un verre de crépuscule*, étagé, fragmenté – marqué, surtout, par l'extraordinaire scénographie à transformations voulue par Matthias Langhoff pour le *Revizor* de Gogol (1999).

"C'est vrai que la pièce est compliquée en termes d'espace", reconnaît le metteur en scène. "Daniel Keene les a voulus très nombreux, tout en demandant qu'ils soient signifiés par des moyens simples. Moi, j'avais envie de travailler sur la hauteur. Il y a donc trois étages toujours visibles, mobiles, transformables, et cette porte qui s'ouvre sur nulle part. C'est un jouet. Dès qu'ils l'ont vu, les acteurs ont aussitôt voulu jouer dedans. Mais il permet surtout de donner de la fluidité, car le spectacle comporte vingt-neuf séquences. Et c'est un décor qui fait sens : les comédiens manipulent tout, ou alors le décor semble bouger seul comme en écho à la passivité, au fatalisme des personnages. C'est le plus beau décor dans lequel j'aie travaillé."

Et puis il y a le lieu même de la création, ce TNT que Sébastien Bournac connaît bien pour y avoir été l'assistant de Jacques Nichet pendant quatre ans ; dirigé, de 1999 à 2003, la formation de l'Atelier Volant ; et créé *Anvedi !* et *Pylade* d'après l'oeuvre de Pier Paolo Pasolini. "Je suis très fier d'être à nouveau là", avoue-t-il volontiers. "J'y suis arrivé sous l'ère Jacques Nichet, puis j'ai créé ma compagnie. Se retrouver là, mais accueilli par d'autres, c'est encore plus gratifiant. Et puis j'aime profondément cette salle. C'est ici que j'ai commencé à Toulouse, je connais son espace, son acoustique... Il y a encore beaucoup de gens qui me connaissent, avec qui j'ai travaillé auparavant ; ils ont été aux petits

oignons pendant les dix jours que nous avons passés ici."

Et maintenant ? "C'est le projet le plus abouti de la compagnie, mais *Dreamers* m'aura tellement structuré pendant trois ans que je ressens le besoin de passer par du vide avant de décider ce que je veux faire ensuite." Un vide très relatif cependant, puisque Sébastien Bournac avoue avoir trois projets sur le feu, après sept créations montées en huit ans. Mais pour l'heure, son désir est des plus simples : "ai juste envie qu'en sortant du théâtre, les gens aient envie d'y retourner."

Jacques-Olivier Badia



Dreamers Théâtre National de Toulouse

Pas de pays
pour les rêveurs

Publié le 09 Février 2011

"Ce que la présence de cette femme a apaisé en moi, ce n'est pas la soif charnelle d'un voyageur, c'est ma détresse originelle. Je suis né étranger, j'ai vécu étranger et je mourrai plus étranger encore. Je suis trop orgueilleux pour parler d'hostilité, d'humiliations, de rancœur, de souffrances, mais je sais reconnaître les regards et les gestes. Il y a des bras de femmes qui sont des lieux d'exil, et d'autres qui sont la terre natale."

Amin Maalouf

Voilà une plume australienne qui a su faire la conquête des scènes françaises : largement monté depuis une bonne dizaine d'années (par Jacques Nichet, déjà, en 1999...), Daniel Keene est à présent de ceux à qui l'on commande des pièces. "On", c'est Sébastien Bournac, qui entrevoyait une création sur le thème de la renaissance à travers l'Autre. Aussitôt suggéré aussitôt écrit : *Dreamers* prend ses marques sur la réalité autant que sur une filiation littéraire et cinématographique. De la question de l'altérité à celle de la tolérance, il n'y a qu'un pas.

"La seule chose à faire c'est de fermer la porte"

Beaucoup voudraient l'ouvrir à certains et la fermer à d'autres. Entre indifférence à œillères et voyeurisme à l'œilleton, elle en raconte des choses, la porte. Elle raconte tout d'abord la solitude d'Anne, veuve qui vivote entre son modeste métier de couturière et les coups de main donnés à une fille avec laquelle elle ne sait pas communiquer. Elle raconte aussi les histoires de palier, quand elle claque au nez d'une voisine en mal de commérage ou de compagnie. Tant qu'à faire, Anne préfère la laisser fermée, protéger son petit univers solitaire.

Puis un jour la porte s'ouvre, pour de vrai : elle s'ouvre pour laisser entrer, pour accueillir. Lui, il aurait l'âge d'être son fils. Et surtout, lui, il n'est pas du coin. Très naturellement, les voisins entreprennent d'évaluer la couleur de sa peau, sur une échelle de un à dix. Très naturellement, ils décident que "c'est honteux", que "ce n'est pas une manière de faire" et autres réflexions philosophiques de même acabit. En plus, cet intempestif ouvreuse de porte cherche du travail : *leur* travail. Merde, quoi, enfin...! Bref, tous les ingrédients sont réunis pour le festin des "braves gens" : une débauche de médiocrité humaine, une orgie de bêtise où l'on trinque à tous les préjugés. Exagéré par rapport à la réalité ? Demandez à ceux qui en font les frais.

Sur cette onde amère surnage un couple, deux poétiques têtes maintenues hors de l'eau par une grande foi en l'amour.

Tous les autres s'appellent Majid

La référence au film de Fassbinder semble inévitable, bien que l'hommage s'arrête à l'embryon de fable : pour le réalisateur de *Tous les autres s'appellent Ali*, un couple dénotant sur le paysage social de l'Allemagne des années Soixante-dix. Pour le dramaturge australien, un couple fort ressemblant, mais dans un lieu imprécis, la première ville occidentale venue : pas difficile d'imaginer un exemple, l'intolérance ne connaît pas de disette.

Plus encore qu'au cinéaste allemand, c'est à un homme de théâtre que j'ai pensé face à ce sombre plateau hanté par la peur de l'autre : Koltès, évidemment. Il y a, dans le plongeon amoureux d'Anne, quelque chose de la découverte émerveillée de Léone face à Alboury. Mais plus encore : quelque chose du sentiment d'oppression qui transpire dans *Quai ouest* – regards tapis, fureteurs, haine qui couve, et jusqu'à la scénographie urbaine, qui rappelle les lieux-pièges chers au dramaturge français.

On y pense, mais on mesure aussi la différence : moins de morsures ici pour un thème des plus mordants. Plus de tendresse envers l'Humain que Koltès, lui, n'épargne jamais : pour ses deux personnages principaux, Daniel Keene s'autorise l'innocence, le bonheur, auxquels Koltès ne s'intéresse pas (ne croit pas ?). Pourquoi ces comparaisons ? Venons-en au fait : cette petite différence dans l'écriture du dramaturge australien a tendance à recreuser le fossé manichéen cher au mélodrame. Je dis bien "tendance", pourtant cela suffira à titiller quelques spectateurs amateurs d'écritures postmodernes – ces textes intransigeants où nul n'est épargné dans le naufrage humain. Voilà probablement ce qui pourrait expliquer – pour ceux que la réserve concerne – que l'écriture de Daniel Keene plaise, éveille assurément des échos, mais ne séduise pas tout à fait.

En ce qui concerne le passage à la scène, on sent la complicité avec l'écriture, l'harmonie de deux visions. La mise en scène de Sébastien Bournac donne à plein dans le rituel scénographique : déplacements répétitifs des personnages dans un décor lui-même en mouvement, mimétisme du rituel social quotidien. C'est une brillante idée que de malmener physiquement l'appartement d'Anne : plus petit que la structure d'arrière-plan, monté sur roulettes, il tourne, montre tantôt ses murs extérieurs tantôt son intérieur intime, devient la proie d'un mouvement d'exhibition. Le reste de la scénographie est travaillé dans le sens d'une menace : latente, omniprésente, pétrie de silhouettes spectrales, qui se dessinent dans les ombres ou derrière des grilles. On sent l'ambition, mais malheureusement sur ce point le spectacle paye pour sa longueur : l'effet se dilue, le crescendo décroche et l'assujettissement de la scène ne fonctionne pas avec l'efficacité qu'on pourrait espérer.

La remarque vaut pour l'ensemble, qui gagnerait à être resserré, à prendre du rythme, à bousculer quelque peu une dramaturgie par trop pressentie. Qu'on se le dise : pas facile de réécrire et de trouver une forme scénique neuve à une histoire – quasi une part de mythe – si souvent contée.

Manon Ona

I had a dream

Publié le [27 février 2011](#)

C'était en fin de semaine dernière à la M.J.C. de Rodez . Sur le plateau, la Compagnie Tabula Rasa qui concluait en beauté deux ans de résidence en présentant « Dreamers » une pièce commandée par Sébastien Bournac son metteur en scène à l'auteur australien Daniel Keene.

C'est une histoire dans le droit fil du flamboyant « Tous les autres s'appellent Ali » de Rainer Werner Fassbinder, celle d'une dame veuve déjà avancée en âge, Anne, laquelle continue cependant à travailler et qui ne voit sa fille que de temps à autre. Au hasard d'un café ou d'un arrêt de bus, elle croise Majid un jeune immigré turc sans emploi. Ils vont se découvrir de nombreux points communs jusqu'à partager une liaison toute de tendresse et de passion mêlées, au grand dam de voisins scandalisés autant par le fossé générationnel que par la différence de statut social, le tout empoisonné bien sûr d'une touche de racisme ordinaire. C'est la version contemporaine et métissée d'Harold et Maud mais avec un côté beaucoup plus sombre vu la suspicion et la jalousie exacerbées de l'entourage. Le rejet qu'ils subissent au mieux de manière sous-entendue, plus souvent de façon véhémence et assumée de tous ceux qu'ils côtoient, loin de les déstabiliser, resserre davantage leur couple et leur insuffle soif de vivre et enthousiasme. Ce cheminement en parallèle, l'un vers l'autre et ensemble face à l'adversité, repeint aux couleurs de l'espoir ce qui aurait pu s'achever en mélodrame douloureux. La performance des deux acteurs principaux n'y est pas étrangère bien évidemment mais c'est surtout grâce à une mise en scène fluide et subtile que cette alchimie prend corps. Et le décor qui alterne intérieur cosy pour elle, chambre sans confort ni charme pour lui et un mélange d'open bar, de coursives et d'escaliers communicants où traînent toujours oreilles et regards indiscrets est un modèle d'intelligence. Il rend palpable le poids oppressant des regards hostiles, envieux voire soupçonneux face à une évidence de bonheur partagé. Les personnages bien campés et les répliques qui sonnent juste font de ce spectacle une réussite magnifique pour rendre crédible une utopie devenue possible.

Publié le 23/09/2009

La Mélancolie des barbares : une première mondiale

Théâtre. Ce samedi, à 20 h 15, pour ouvrir la saison de la MJC de Rodez.

Quoi de mieux pour ouvrir sa nouvelle saison culturelle que d'offrir un spectacle gratuit et qui plus est une première mondiale. C'est le pari remarquable que propose la MJC de Rodez, ce samedi, avec la pièce « La Mélancolie des barbares ». Une œuvre intéressante à plus d'un titre.

Sébastien Bournac, l'âme de la Compagnie Tabula Rasa en résidence jusqu'à la fin de la saison, a choisi de monter cette œuvre avec un groupe d'adolescents du grand Rodez. Ce texte est né de la rencontre entre un auteur, un metteur en scène et l'atelier Urgence de la jeune parole imaginé par le théâtre de la Digue de Toulouse. Il est publié aux éditions Lansman comme tous les autres livres de l'écrivain ivoirien Koffi Kwahulé.

Dans une cité se confrontent la figure paternelle tutélaire représentante de l'ordre établi, sa jeune épouse sommée de porter un voile mais qui n'en oublie pas de fréquenter ses amies en cachette et un petit caïd dealer à ses heures que l'un s'est fait fort de remettre dans le droit chemin et que l'autre aime en secret...

« Polar dans les règles du genre, sorte d'anti-Scarface de petite cité de province, western moderne avec ses duels, chants d'amour impossible, mélodrame social et psychologique sur fond de crise, poème mythologique, tragédie contemporaine ou comédie fantasque et grotesque... Koffi Kwahulé offre à ces jeunes acteurs une matière à jouer explosive et jouissive, et à nous une vision violente, lucide et ludique de l'adolescence. » Voilà comment le metteur en scène présente cette pièce.

Ce samedi 26 septembre, à 20 h 15, à la Maison des Jeunes de Rodez. Gratuit ; réservations vivement conseillées.

DROIT DE CITÉ

Retour sur *La mélancolie des barbares*

Publié le 29/09/2009

C'était une grande première samedi soir à la Maison des Jeunes de Rodez. En présence de son auteur Koffi Kwahulé en personne était donnée sa dernière pièce écrite tout spécialement dans le cadre d'un atelier « Urgence de la jeune parole ». Dirigés par Sébastien Bournac, le metteur en scène de Tabula Rasa en résidence pour encore un an dans notre ville, ce sont des jeunes du Grand Rodez qui sont à l'œuvre pour défendre un texte toujours âpre, cru parfois voire d'une violence exacerbée. L'action se situe en effet dans une cité anonyme où l'ennui des uns le dispute au chômage des autres, où des bandes tiennent le haut du pavé au vu et su de tout le monde, où des trafics en tous genres s'organisent. Entre le flic au ton de prédicateur tendance intégriste, dont la femme se doit d'être voilée, celle-ci juste sortie de l'adolescence avec des illusions encore plein la tête, aussi innocente de façade que fieffée manipulatrice et le jeune caïd adulé par tous se noue un drame. Il ya du passionnel et de l'intime, de la rancœur et du chantage, le tout baigné dans une atmosphère lourde de non dits et de révolte tue. La place des femmes dans ce contexte est d'une noirceur gluante, au mieux anonyme ou trompée, au pire battue ou obligée de se prostituer pour un emploi hypothétique. Et dans une société façonnée par la télévision, l'omniprésence de l'image que l'on donne aux autres, où compte par dessus tout son look et l'apparence, s'impose, aussi pervers que Desperate housewives mais sans son côté clean et glamour. Quoi de plus significatif que la fin nécessairement tragique où sur les images muettes de la chute de Scarface, s'affrontent entre règlement de western et tragédie grecque les deux rivaux. L'issue fatale était inscrite dès les premiers échanges sauf qu'ici a contrario de la symbolique psychanalytique, c'est le père qui tue le fils qui plus est de dos. Les jeunes comédiens incarnent leurs personnages avec beaucoup d'enthousiasme avec une mention spéciale à Zac sur le fil du rasoir mais toujours juste.

Jean Jacques Civadier

Onet-le-Château. Ateliers de théâtre : « Urgence de la jeune parole »

Publié le 18/11/2009



Sébastien Bournac, metteur en scène, animera les ateliers théâtre pour les ados à la MJC.
Photo DDM.

Après le succès de la représentation par des adolescents du grand Rodez de « La Mélancolie des barbares », de Koffi Kwahulé, en septembre dernier, l'atelier « Urgence de la jeune parole » revient pour une nouvelle saison. Proposé conjointement cette année par les MJC de Rodez et d'Onet-le-Château, dans le cadre de la résidence de la compagnie Tabula Rasa, avec le soutien du CISPD du grand Rodez et des villes de Rodez et d'Onet-le-Château, cet atelier de théâtre (gratuit) est destiné à des adolescents de l'agglomération du grand Rodez, de 16 à 21 ans.

Cette saison, il sera animé par deux metteurs en scène, Sébastien Bournac et Victor Gauthier-Martin.

Au programme : confrontation des jeunes à l'actualité et à l'information dans notre société, collectage de la parole des adolescents, initiation au travail théâtral, exercices collectifs, création et réalisation d'un spectacle, série de représentations sur l'agglomération ruthénoise. « Nous souhaitons fixer une thématique, faire réagir les ados par rapport à une actualité sur le monde. L'idée est de faire un journal théâtral sur scène », confie Sébastien Bournac.

Plusieurs week-ends sont proposés : les 21 et 22 novembre, les 5 et 6 décembre ; le samedi, de 13 heures à 19 heures ; le dimanche, de 10 heures à 17 heures. Deux semaines durant les vacances scolaires : du lundi 15 au samedi 20 février et du lundi 12 au samedi 17 avril 2010.

« Les apprentis acteurs doivent se munir de deux ou trois articles de journaux sur l'actualité. Nous leur donnons la parole, qu'ils la prennent, qu'ils soient curieux ».

Théâtre réalité

Welcome in adoland

Au départ il y a un article de Libération, un peu provocateur car trop généralisant sur les adolescents, lequel au second degré se moque gentiment de leurs travers. Plusieurs jeunes de Rodez passionnés de théâtre, piqués au vif, se sont alors réunis, s'interrogeant sur leur rapport personnel à l'information en général et aux media en particulier . De ce foisonnement d'échanges sur leurs questionnements au monde qui les entoure et sur la façon dont journaux, radios ou télés en rendent compte, est sorti un constat, celui que les adultes sont peut-être ceux qui en parlent le moins bien. Ils ont donc franchi le pas, n'ont pas hésité à aller à la pêche aux infos pour se renseigner avant d'écrire ensuite avec force arguments sur tous les sujets qui leur tenaient à cœur et pour finir imaginer mettre cela sur scène. Voilà la genèse de « Direct connexion ».

Nous sommes donc au cœur d'une rédaction virtuelle qui fait la part belle aux nouvelles technologies et chacun de défendre son point de vue tant sur son propre article que sur celui des autres. Des regards croisés sur des thèmes actuels comme la chirurgie esthétique ou le regard d'autrui, les addictions en tous genres comme certains jeux vidéo à la violence induite, le rapport à un certain fast food à faire pâlir José Bové lui-même et au delà à une certaine société de consommation capable de communication « obscurément transparente ». Même le « rap conscient » réussit à mettre son grain de sel dans cette création collective. Tous ces jeunes acteurs défendent avec beaucoup de conviction et de sincérité leurs idées avec une mention toute particulière à Alexia qui avec ferveur et la passion chevillée au corps transforme un sujet personnel douloureux en catharsis positive bouleversante.

Et comme on est vraiment chez des ados bien actuels c'est autour de pizzas et de boissons gazeuses que se tient cette conférence de rédaction qui respire l'authenticité. Tout ce travail découle de l'atelier de théâtre « Urgence de la jeune parole » qu' a animé pendant de longs mois Sébastien Bournac qui en signe la mise en scène. Comme il l' a conclu lui-même à l'issue du débat qui a suivi cette représentation unique il faut juste souhaiter que cette expérience se poursuive avec bien sur l'aide du Comité de Sécurité et de Prévention de la Délinquance du Grand Rodez .

Jean Dessorty (+ photo voir saison 2010/11)